



Le Saint-Siège

TE DEUM D'ACTION DE GRÂCE DE FIN D'ANNÉE

HOMÉLIE DU PAPE JEAN-PAUL II

Eglise du « Gesù », Rome

Dimanche de la Sainte Famille, le 31 décembre 1978

Très chers frères et sœurs,

Je veux avant tout vous saluer tous, vous qui êtes venus ici, Romains ou non, pour célébrer religieusement la fin de l'année 1978. Je salue cordialement le Cardinal-vicaire, mes frères évêques, les représentants des autorités civiles, les prêtres, les religieuses, les religieux, particulièrement ceux de la Compagnie de Jésus, avec leur Père général.

1. Ce dimanche dans l'octave de Noël unit dans la célébration liturgique la Sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph. La naissance d'un enfant marque toujours le début d'une famille. La naissance de Jésus à Bethléem a marqué le début de cette famille unique et exceptionnelle dans l'histoire de l'humanité. Dans cette famille est venu au monde, a grandi et a été formé le Fils de Dieu, conçu et né de la Vierge-Mère, et qui en même temps a été dès le début confié aux soins authentiquement paternels de Joseph, le charpentier de Nazareth. Devant la loi juive, celui-ci était l'époux de Marie, et devant l'Esprit-Saint il fut son digne époux et — vraiment et paternellement — le protecteur du mystère maternel de son épouse.

La famille de Nazareth, que l'Église met devant les yeux de toutes les familles, surtout dans la liturgie d'aujourd'hui, constitue effectivement le point de référence culminant pour la sainteté de toute famille humaine. L'histoire de cette famille est rapportée d'une façon très concise dans l'Évangile. Nous en connaissons tout juste quelques événements. Mais ce que nous en savons nous suffit pour pouvoir en insérer les moments fondamentaux dans la vie de toute famille et pour faire apparaître la dimension à laquelle sont appelés tous ceux qui vivent la vie de famille : pères, mères, enfants. L'Évangile montre avec beaucoup de clarté l'aspect éducatif de la famille : « Il

revint à Nazareth et il leur était soumis. » (Lc 2, 51.) Pour les jeunes générations, cette « soumission » est nécessaire, dans l'obéissance, la disposition à accepter les exemples mûris de la famille et de son comportement humain. C'est ainsi qu'était « soumis » Jésus lui-même. Et c'est cette « soumission », cette disposition de l'enfant à accepter les exemples du comportement humain qui doivent servir de mesure aux parents dans toute leur conduite. C'est le point particulièrement délicat de leur responsabilité de parents, de leur responsabilité devant l'homme, devant ce petit homme appelé à grandir qui leur est confié par Dieu. Ils doivent aussi avoir présent à l'esprit tout ce qui s'est passé dans la vie de la famille de Nazareth lorsque Jésus avait douze ans. C'est-à-dire qu'ils doivent éduquer leur enfant non seulement pour eux, mais pour lui, pour les tâches qu'il devra assumer par la suite. Lorsqu'il avait douze ans, Jésus a répondu à Marie et à Joseph : « Ne saviez-vous pas que je dois m'occuper des choses de mon Père ? » (Lc 2, 49.)

2. Les problèmes humains les plus profonds sont liés à la famille. Elle constitue pour l'homme la communauté première, fondamentale et irremplaçable. « Cette mission d'être la cellule première et vitale de la société, la famille l'a reçue de Dieu », dit le [IIe Concile du Vatican](#) (Décr. *Apostolicam actuositatem*, 11). De cela aussi l'Église veut donner un témoignage particulier pendant l'octave de Noël avec la fête de la Sainte Famille. Elle veut rappeler qu'à la famille sont liées des valeurs fondamentales qu'on ne peut violer sans dommages incalculables de nature morale. Les considérations matérielles et le point de vue « économique et social » l'emportent souvent sur les principes de la morale chrétienne et même humaine. Il ne suffit pas alors d'exprimer seulement des regrets. Il faut défendre ces valeurs fondamentales avec ténacité et fermeté, parce que leur violation apporte des maux incalculables à la société et, en dernière analyse, à l'homme. L'expérience des différentes nations dans l'histoire de l'humanité, comme notre expérience contemporaine, peuvent servir d'arguments pour réaffirmer cette douloureuse vérité que, dans la sphère fondamentale de la vie humaine où le rôle de la famille est décisif, il est facile de détruire les valeurs essentielles, mais il est très difficile de les reconstruire.

De quelles valeurs s'agit-il ? Pour donner une réponse satisfaisante à cette question il faudrait indiquer la hiérarchie et tout un ensemble de valeurs qui se définissent et se conditionnent réciproquement. Mais, voulant nous exprimer d'une façon concise, nous dirons qu'il s'agit ici de deux valeurs fondamentales qui entrent rigoureusement dans le contexte de ce que nous appelons « l'amour conjugal ». La première, c'est la valeur de la personne, qui s'exprime dans l'absolue fidélité réciproque, jusqu'à la mort : fidélité du mari à sa femme et fidélité de la femme à son mari. La conséquence de cette affirmation de la valeur de la personne, qui s'exprime dans la relation réciproque entre mari et femme, doit aussi être le respect de la valeur personnelle de la nouvelle vie, c'est-à-dire de l'enfant, depuis le premier instant de sa conception.

L'Église ne peut jamais se dispenser de l'obligation de sauvegarder ces deux valeurs fondamentales, liées à la vocation de la famille. Leur sauvegarde a été confiée à l'Église par le Christ d'une façon qui ne laisse subsister aucun doute. En même temps, l'évidence de ces valeurs — humainement parlant — fait que l'Église, en les défendant, se fait porte-parole de l'authentique

dignité de l'homme, du bien de la personne, de la famille, des nations. Tout en gardant notre respect pour tous ceux qui pensent autrement, il est difficile de reconnaître, d'un point de vue objectif et impartial, que correspond à la vraie dignité humaine le comportement de quiconque trahit la fidélité conjugale ou permet que soit anéantie, détruite, la vie conçue dans le sein maternel. En conséquence, on ne peut considérer que les programmes qui suggèrent, facilitent, admettent un tel comportement, servent le bien objectif de l'homme, le bien moral, qu'ils contribuent à rendre la vie humaine vraiment plus humaine, vraiment plus digne de l'homme, qu'ils servent à construire une société meilleure.

3. Ce dimanche est aussi le dernier jour de l'année 1978. Nous sommes réunis ici, en cette liturgie, pour remercier Dieu de tout le bien qu'il nous a donné et de celui qu'il nous a permis de faire pendant cette année qui s'achève, et pour lui demander pardon de tout ce qui, étant contraire au bien, est aussi contraire à sa sainte volonté.

Permettez que dans cette action de grâce et cette demande de pardon je prenne encore pour critère la famille, mais cette fois-ci dans un sens plus large. Dieu étant Père, le critère de la famille a aussi cette dimension : il se réfère à toutes les communautés humaines, aux sociétés, aux nations, aux pays ; il se réfère à l'Église et à l'humanité.

Au terme de cette année, remercions Dieu de tout ce par quoi — dans les différents domaines de la vie terrestre — les hommes, qui ont un même père, deviennent encore plus « famille », c'est-à-dire plus frères et sœurs. En même temps, demandons pardon de tout ce qui est étranger à cette fraternité humaine, de ce qui détruit l'unité de la famille humaine, la menace, l'entrave.

C'est pourquoi, ayant toujours devant les yeux mon grand prédécesseur Paul VI et le très cher Pape Jean-Paul Ier, moi leur successeur en l'année de la mort de l'un et de l'autre, je dis aujourd'hui : « Notre Père qui es aux cieux, accepte-nous en ce dernier jour de l'année 1978 dans le Christ-Jésus, ton Fils éternel, et en lui, guide-nous en avant, vers l'avenir. Vers l'avenir que toi-même désires, Dieu de l'amour, Dieu de la vérité, Dieu de la vie. »

C'est avec cette prière sur les lèvres que moi, successeur des deux Papes morts cette année, je franchis avec vous la frontière qui, dans quelques heures, séparera l'année 1978 de l'année 1979.